

**GUÉRISON EXTRAORDINAIRE OBTENUE PAR L'INTERCESSION DE LA SAINTE VIERGE ET DE SAINT FRANÇOIS RÉGIS, DANS LA COMMUNAUTÉ DES SŒURS RELIGIEUSES DE LA PROVIDENCE, A CORENC, PRÈS GRENOBLE, LE 20 OCTOBRE 1842.**

Le Seigneur, dans sa grande miséricorde, vient de m'accorder une faveur à laquelle je devais d'autant moins m'attendre que j'en étais plus indigne. Qu'il soit donc loué et béni à jamais de son infinie bonté, et de sa tendre compassion pour ses pauvres créatures ! Oui, la vie qu'il m'a rendue ne sera désormais employée qu'à sa plus grande gloire. C'est par ce motif, et par celui de l'obéissance que je dois à mes supérieurs, que je vais rapporter ici en toute simplicité, de quelle manière j'ai été délivrée par la main de Dieu, des souffrances auxquelles j'étais en proie.

Depuis trois ans environ je ressentais les atteintes du mal qui me consumait. Je ne fus pas dès lors alitée, mais faible et languissante, je trainais péniblement un corps travaillé intérieurement par la souffrance, qui se débilitait chaque jour, et que la vie semblait abandonner insensiblement, malgré les efforts que l'on faisait pour l'y rappeler.

Enfin, le 16 avril 1842, je fus obligée de me mettre au lit, fatiguée extraordinairement par des douleurs beaucoup plus intenses. Les maux d'estomac, les maux de tête, les palpitations redoublèrent, et furent accompagnées de déchirements d'entrailles, de maux de cœur et de vomissements qui me firent cruellement souffrir la première nuit. Ces crises se renouvelèrent souvent dans l'espace d'un mois ; elles étaient longues, et l'une d'elles qui dura seize heures m'affaiblit de telle sorte, que l'on eut bien de la peine à me faire reprendre l'usage de mes sens. Toutes les parties de mon corps, et surtout l'estomac et le cœur, étaient affectées au point de ne pouvoir supporter la plus légère pression : un simple drap était encore trop lourd. Le moindre mouvement du côté gauche m'arrachait un cri de douleur, ce qui me contraignait à rester couchée sur le dos et à ne me lever, dans les derniers temps surtout, que pour laisser faire mon lit. Je passai même plusieurs jours sans me lever, à cause des douleurs aiguës que m'occasionnait le moindre mouvement. Je ne pouvais parler sans exciter une toux irritante, qui allumait un feu dévorant dans ma poitrine. J'éprouvais un si grand besoin d'air, que la fenêtre de ma chambre restait continuellement ouverte, même pendant les humides et froides nuits d'octobre : dès qu'on la fermait j'étais suffoquée, ce qui m'arrivait également aussitôt que quelqu'un s'approchant de mon lit, interrompait la colonne d'air qui me venait de la croisée.

Ma nourriture, pendant tout ce temps, consista principalement en quelques soupes de fécule de pommes de terre, encore faites sans beurre, parce que je ne pouvais les supporter quand elles étaient plus nourrissantes.

Dans les premiers mois où je fus alitée, on essaya plusieurs fois de me faire prendre du bouillon gras, de la volaille et autres choses substantielles et légères à la fois ; mais tout cela me causant des pesanteurs d'estomac dont je souffrais beaucoup, il fallut retrancher successivement le pain, la volaille, le bouillon gras, la tisane de poulet même, et m'en tenir aux seuls potages dont j'ai parlé, y ajoutant quelquefois un peu de flan et d'échaudés, dont j'étais encore incommodée fort souvent.

Enfin, je déclinais sensiblement, lorsque le vendredi 14 octobre, je reçus la visite du médecin qui me trouva très-mal ; il m'observa quelque temps avec un air inquiet et un regard où se peignait le découragement, disposition intérieure qu'il me manifesta en disant à l'infirmière, au sortir de ma chambre : *Je ne sais plus qu'ordonner, tirez-vous-en comme vous pourrez.....*—Si la pauvre malade guérit, répliqua l'infirmière *ce sera donc un miracle ?*—*Oh ! pour celui-là,* répondit le médecin, *je l'attesterai volontiers.*

Les médecins ne trouvant dans leur art aucun remède qui pût me faire espérer non pas de guérir, mais même d'être soulagée, on n'attendait donc plus rien de la terre, et si la persévérance n'était pas une condition nécessaire à la prière pour être exaucée, je dirais presque que l'on n'attendait non plus rien du ciel ; car, depuis longtemps, mon bon frère (1) et toutes nos chères sœurs ne cessaient d'adresser au ciel les plus ardentes prières pour mon rétablissement.

Dieu cependant paraissait sourd à tous ces vœux ; mais il avait son jour que l'on ne connaissait pas.... Ce jour fut le jeudi vingt octobre. La Provi-

dence permit que ce jour-là même une de nos sœurs, arrivant de la Louvese apportât de la poussière du tombeau de saint François-Régis, et en donna à l'infirmière en lui racontant les merveilles qu'il plaisait au Seigneur d'opérer par l'intercession de ce grand saint, et seulement avec la poussière qui avait touché son tombeau (2). J'étais très-souffrante dans ce moment, oppressée par un gros rhume, ayant les joues et les gencives enflées, et la voix tellement éteinte qu'il fallait, pour comprendre les mots que j'articulais avec peine, approcher l'oreille de ma bouche.

Il était environ quatre heures de l'après-midi, et à mes souffrances corporelles se joignirent de violents combats intérieurs. Il me semblait que je resterais longtemps encore dans ce triste état. Ensuite je pensais avec effroi que j'allais paraître devant Dieu les mains vides !... En sorte que la vie et la mort m'offraient également des sujets d'alarmes, et plongeant mon âme dans la désolation et l'angoisse. Enfin avec le secours de la grâce je me résignai à tout, et le calme succéda à l'orage.

Quelques instants après, je ressentis un frémissement dans tous mes membres.... *Puis il me sembla que je n'avais plus de corps...* J'éprouvai ensuite un fort pressentiment que j'allais guérir. J'en demandai à Dieu la grâce avec ardeur, pour que je pusse travailler à sa gloire, et aussi pour glorifier la sainte Vierge.

La sœur infirmière entre en ce moment en me disant qu'elle va me préparer une boisson qui me guérira, mais que je ne saurais ce que c'est qu'après l'avoir prise. Ne tardez pas, ma sœur, lui répondis-je, et je me remis à prier. Enfin, la sœur infirmière revint et me donna la potion si impatiemment attendue.... Je la pris avec grand plaisir et la trouvai très-douce au goût : c'était une cuillerée de lait, dans laquelle on avait jeté quelques grains de la poussière du tombeau de saint François-Régis. Je m'en doutais, quoique l'on ne m'en eût rien dit ; aussi je ne parus point surprise, lorsque la sœur infirmière me dit son secret que j'avais pénétré. Je m'entretins ensuite intérieurement avec le saint : *« Grand saint ! priez la sainte Vierge qu'elle me guérisse ! « Vous savez combien tous mes parents vous aiment, et combien mon bon « frère sera content si vous vous intéressez à ma guérison ; d'ailleurs, vous « n'avez pas oublié que l'on m'a vouée à vous le beau jour de votre fête (je « m'étais trouvée très-mal ce jour-là). Vous avez guéri ma mère, mes sœurs ; « vous pouvez bien encore faire cela en ma faveur. Faites voir, ô mon Dieu ! « que vous opérez de grandes choses avec des riens. »* Car, qu'était-ce en effet, que quelques grains de terre ?

Je commençai dès lors à me trouver un peu mieux, et je désirais que notre mère supérieure se rendit auprès de moi. A peine avais-je formé ce désir, que notre bonne Mère entra. Je sentis redoubler ma confiance en la voyant, parce que je pensai que c'était la volonté de Dieu que je demandasse ma guérison. Je la prie, en lui faisant signe de la main, de me donner de l'huile de la lampe de la chapelle de Notre-Dame-du-Laus(3). Pour descendre à mes désirs, notre Mère a la bonté de former le signe de la croix, avec cette huile bienfaisante, sur toutes les parties malades, en invoquant Marie et les saints qu'on a priés pour moi. A l'instant, *toutes mes douleurs ont disparu ! ! !* (4). L'enture de la figure et des gencives s'est évanouie. Je m'assieds sur mon lit et je demande la permission de me lever. Non, mon enfant, me répond notre Mère qui doutait encore. J'obéis, et après m'être entretenue quelque instant avec elle de saint François-Régis, je me remets sur mon séant, sollicite de nouveau la permission de me lever. Eh bien, essayez, me dit notre Mère. Je descends aussitôt de mon lit, je m'habille, je marche avec facilité, et, prenant la main de notre Mère étonnée, je vais à l'infirmierie d'un pas assuré et plus pressé que le sien. Je m'assieds devant un gros feu, dont je ne suis nullement incommodée(5). L'infirmière, que l'on a fait appeler, entre dans ce moment ; je cours à sa rencontre. Elle frappée de stupeur, tombe à genoux et ne peut proférer un mot. Quant à moi, je ne me possédais pas... Mes seules paroles étaient : *Je suis guérie ! ! ! Je suis guérie ! ! !*....

Accompagnée de notre Mère supérieure et de deux de nos sœurs, je vais

(2) Je n'appris l'arrivée de cette sœur et tout ce qu'elle racontait de merveilleux de Saint François-Régis qu'après ma guérison.

(3) Chapelle dédiée à la Très-Sainte-Vierge.

(4) Le même jour et au même moment (ainsi que je l'appris huit jours après), mon bon frère priait pour moi sur le tombeau de Saint-François-Régis. Quelques semaines auparavant il avait aussi fait pèlerinage à Notre-Dame-du-Laus, pour obtenir ma guérison.

(5) Il y avait bien longtemps que je n'avais pu approcher du feu.

(1) M. Gerin, curé de la cathédrale de Grenoble.